

quai de la Bourse, tirèrent successivement à l'instant suprême. Une grosse boule de fumée bleuâtre, traversée d'un éclair, crevait entre le tapis de neige du fleuve et le ciel, d'un gris-blanc; puis la détonation faisait trembler les carreaux des fenêtres. Les coups se suivaient avec une régularité parfaite, s'appuyant l'un l'autre. Le canon a quelque chose de terrible, de solennel et en même temps de joyeux comme tout ce qui est fort; sa voix, qui rugit dans les batailles, se mêle également bien aux fêtes: il y ajoute cet élément de joie inconnu des anciens, qui n'avaient ni cloches ni artillerie... le bruit! lui seul peut parler dans les grandes multitudes et se faire entendre au milieu des immensités.

La cérémonie était terminée; les troupes défilèrent, et les curieux se retirèrent paisiblement, sans embarras, sans tumulte, selon l'habitude de la foule russe, la plus tranquille de toutes les foules.

IX

COURSES SUR LA NÉVA

— Eh quoi! n'allons-nous pas bientôt rentrer à la maison?— En vérité, c'est conscience de nous tenir si longtemps dehors par un temps semblable! Avez-vous juré de nous faire geler le nez et les oreilles? — Nous vous avons promis « un hiver en Russie » et nous vous le tenons; — d'ailleurs le thermomètre ne marque guère plus de sept ou huit degrés de froid aujourd'hui, une température presque printanière, et les Samoïèdes qui campaient sur le fleuve glacé ont été obligés de partir, parce qu'il faisait trop chaud. — N'ayez donc aucune inquiétude et suivez-nous bravement. Les chevaux de la troïka piaffent à la porte et s'impatientent.

— Il y a aujourd'hui course sur la Néva, ne négligeons pas cette occasion de faire connaissance avec le sport septentrional, qui a ses élégances,

ses recherches, ses bizarreries, et soulève des passions aussi vives que le sport anglais ou français.

La perspective Nevsky et les voies aboutissant à la grande place où se dresse la colonne Alexandrine, ce gigantesque monolithe de granit rose qui dépasse les énormités égyptiennes, présentent un spectacle d'une animation extraordinaire, à peu près comme chez nous l'avenue des Champs-Élysées, lorsque quelque steaple-chase à la Marche fait rouler toute la carrosserie fashionable.

Les troïkas passent avec un frisson de grelots, emportées par leurs trois chevaux tirant en éventail, et chacun d'une allure diverse; les traîneaux filent sur leurs patins d'acier, attelés de magnifiques steppes, que maîtrisent difficilement les cochers coiffés de leur bonnet de velours à quatre pans, et vêtus de leur cafetan bleu ou vert. D'autres traîneaux à quatre places et à deux chevaux, des berlines, des calèches démontées de leurs roues et posant sur des sabots de fer retroussés à leur bout, se dirigent du même côté, formant comme un troupeau de voitures de plus en plus pressé. Quelquefois un traîneau à la vieille mode russe, avec son garde-neige de cuir tendu comme une voile de bout-hors, et son petit cheval à crins désordonnés, galopant à côté du trotteur, se faufile dans l'inex-

tricable dédale, frétilant et rapide, éclaboussant ses voisins de parcelles blanches.

Un pareil concours produirait à Paris une grande rumeur, un prodigieux tintamarre; mais à Saint-Pétersbourg le tableau n'est bruyant que pour l'œil, si l'on peut s'exprimer ainsi. La neige, qui interpose son tapis d'ouate entre le pavé et les véhicules, éteint la sonorité. Sur ces chemins matelassés par l'hiver, l'acier du patin fait à peine le bruit du diamant qui rayerait un carreau. Les petits fouets des moujiks ne claquent pas; les maîtres, enveloppés dans leurs fourrures, ne parlent pas, car s'ils le faisaient, leurs paroles seraient bientôt gelées comme ces mots de gueule que Parnurge rencontra près du pôle. Et tout cela se meut avec une activité silencieuse au milieu d'un tourbillon muet. — Quoique rien n'y ressemble moins, c'est un peu l'effet de Venise.

Les piétons sont rares, car personne ne marche en Russie, excepté les moujiks à qui leurs bottes de feutre permettent de tenir pied sur les trottoirs débarrassés de neige, mais souvent miroités d'un verglas dangereux, surtout quand on est chaussé des indispensables galoches.

Entre l'Amirauté et le palais d'Hiver se trouve le plancher de bois qui descend du quai à la Néva;

à cet endroit les traîneaux et les voitures marchant sur plusieurs files sont forcés de ralentir leur allure, et même de s'arrêter tout à fait, attendant leur tour de descendre.

Profitions de ce temps d'arrêt pour examiner les voisins et voisines dont le hasard nous rapproche. Les hommes sont en pelisse avec la casquette militaire ou le bonnet de fourrure en dos de castor; le chapeau est rare. Outre qu'il ne tient pas chaud par lui-même, ses bords empêcheraient de relever le collet de la pelisse, et la base du crâne resterait ainsi exposée à des douches glaciales de bise. Mais les femmes sont moins vêtues. Elles ne paraissent pas à beaucoup près aussi frileuses que les hommes. La pelisse de satin noir doublé de martre zibeline ou de renard bleu de Sibérie, le manchon de même poil, voilà tout ce qu'elles ajoutent à leur toilette de ville, en tout semblable à celle des plus élégantes Parisiennes. Leurs cols blancs, que le froid ne parvient pas à rougir, sortent dégagés et nus des palatines, et leur tête n'est préservée que par un coquet chapeau français dont la passe découvre les cheveux et le bavolet protège à peine la nuque. Nous pensions avec effroi aux coryzas, aux névralgies, aux rhumatismes que risquaient, pour le plaisir d'être à la mode ou de montrer de

riches bandeaux, ces intrépides beautés, dans un pays et par une température où rendre un salut est parfois une action périlleuse; animées du feu de la coquetterie, elles ne semblent nullement souffrir du froid.

La Russie, dans son immense étendue, comprend bien des races diverses, et le type de la beauté féminine y varie beaucoup. Cependant on peut signaler comme traits caractéristiques une extrême blancheur de peau, des yeux gris-bleu, des cheveux blonds ou châains, un certain embonpoint provenant du manque d'exercice et de la reclusion que commande un hiver de sept ou huit mois. On dirait, à voir les beautés russes, des odalisques que le génie du Nord tient enfermées dans une serre chaude. Elles ont un teint de cold-cream et de neige, avec des nuances de camellia près de l'onglet, comme ces femmes du sérail toujours voilées et dont le soleil n'a jamais effleuré l'épiderme. Dans la blancheur de leurs visages, leurs traits délicats s'estompent à demi comme les traits du visage de la lune, et ces lignes peu accusées forment des physionomies d'une douceur hyperboréenne et d'une grâce polaire.

Comme pour contredire notre description, voici que dans le traîneau arrêté près de notre troïka

rayonne une beauté toute méridionale, aux sourcils d'un noir velouté, au nez aquilin, à l'ovale allongé, au teint brun, aux lèvres rouges comme la grenade, pur type de la race caucasique, une Circassienne, peut-être hier encore mahométane. Ça et là, quelques yeux un peu bridés et remontant vers la tempe par l'angle externe, rappellent que, par un côté, la Russie touche à la Chine; — des Finnoises mignonnes, aux prunelles de turquoise, aux cheveux d'or pâle, au teint blanc et rosé, apportent une variété septentrionale de type qui fait contraste avec quelques belles Grecques d'Odessa, reconnaissables à la coupe droite de leur nez et à leurs grands yeux noirs, pareils à ceux des madones byzantines. — Tout cela forme un ensemble charmant, et ces jolies têtes sortent, comme des fleurs d'hiver, d'un amoncellement de fourrures, recouvert lui-même par les peaux d'ours blanches ou noires jetées sur les traîneaux et les calèches.

L'on descend à la Néva par un large parquet en pente, assez semblable à ceux qui, autrefois, rejoignaient, dans l'ancien Cirque Olympique, le théâtre à l'arène, entre les lions de bronze du quai, dont les piédestaux délimitent le débarcadère, lorsque le fleuve, libre de glaces, est sillonné de nombreuses embarcations.

Le ciel n'avait pas ce jour-là ce vif azur qu'il prend lorsque le froid a atteint de 18 ou 20 degrés. Un immense dais de brume d'un gris de perle très-doux et très-fin, tenant de la neige en suspens, posait sur la ville et semblait s'appuyer sur les clochers et sur les flèches comme sur des piliers d'or. Cette teinte tranquille et neutre laissait toute leur valeur aux édifices colorés de nuances claires et relevés de filets d'argent. Devant soi, l'on apercevait, de l'autre côté du fleuve, ayant l'apparence d'un vallon à demi comblé par les avalanches, les colonnes rostrales de granit rose qui s'élèvent près du classique monument de la Bourse. A la pointe de l'île où la Néva se sépare en deux, l'aiguille de la forteresse dressait son audacieuse arête dorée, rendue plus vive par le ton gris du ciel.

Le champ de course, avec ses tribunes de planches et sa piste tracée par des cordes rattachées à des piquets plantés dans la glace et des haies factices en branches de sapin, s'étendait transversalement au fleuve. L'affluence du monde et des voitures était énorme. Les privilégiés occupaient les tribunes, si c'est un privilège que de rester immobile au froid dans une galerie ouverte. Autour du champ de course se pressaient deux ou trois

rangs de traîneaux, de troïkas, de calèches et même de simples télègues et autres véhicules plus ou moins primitifs, car aucune restriction ne semble entraver ce plaisir populaire ; le lit du fleuve appartient à tout le monde. Les hommes et les femmes, pour mieux voir, déplaçant les cochers, montaient sur les sièges et les strapon-tins. Plus près des barrières se tenaient les moujiks aux touloupes de peau de mouton et aux bottes de feutre, les soldats en capotes grises, et les autres personnes qui n'avaient pas pu trouver de meilleures places. Tout ce monde formait sur le plancher de glace de la Néva un fourmillement noir assez inquiétant, pour nous du moins, car personne ne paraissait songer qu'un fleuve profond, grand à peu près comme la Tamise au pont de Londres, coulait sous cette croûte gelée de deux ou trois pieds d'épaisseur au plus, où pesaient sur le même point des milliers de curieux et un nombre considérable de chevaux, sans compter les équipages de toutes sortes. Mais l'hiver russe est fidèle, et il ne joua pas le tour à la foule d'ouvrir sous elle des trappes anglaises pour l'engloutir.

En dehors du champ de course, les cochers entraînaient les steppeurs qui n'avaient pas encore concouru, ou promenaient, pour les refroidir gra-

duellement sous leur tapis de Perse, les nobles bêtes ayant fourni l'épreuve.

La piste forme une sorte d'ellipse allongée ; les traîneaux ne partent pas de front : ils sont placés à des intervalles égaux, que le plus ou moins de vitesse des trotteurs diminue. Ainsi deux traîneaux stationnent en face des tribunes ; deux autres aux extrémités de l'ellipse, attendant le signal du départ. Parfois un homme à cheval galope à côté du trotteur pour l'exciter et lui faire développer tous ses moyens par l'émulation. Le cheval du traîneau ne doit que trotter, mais parfois son allure est si rapide que le cheval au galop a de la peine à le suivre, et, une fois lancé, le boute-en-train l'abandonne à son élan. Beaucoup de cochers, sûrs du fonds de leurs bêtes, dédaignent d'employer cette ressource et courent seuls. Tout trotteur qui s'emporterait et ferait plus de six foulées au galop serait mis hors de concours.

C'est merveille de voir filer sur la glace unie qui, déblayée de neige, apparaît comme une bande de verre sombre, ces magnifiques bêtes souvent payées des sommes folles ! La fumée sort à longs jets de leurs naseaux écarlates ; un brouillard baigne leurs flancs, et leur queue semble poudrée d'une poudre diamantée. Les clous de

leurs fers mordent la surface unie et glissante, et ils dévorent l'espace avec la même sécurité fière que s'ils foulaient l'allée de parc la mieux battue. Les cochers, renversés en arrière, tiennent les guides à pleins poings, car des chevaux de cette vigueur n'ayant à trainer qu'un poids insignifiant, et ne devant pas prendre le galop, ont plus besoin d'être retenus que poussés. Ils trouvent d'ailleurs dans cette tension un point d'appui qui leur permet de s'abandonner à tout leur train. Quelles prodigieuses foulées font ces steppeurs qui semblent mordre leurs genoux !

Aucune condition particulière d'âge ou de poids ne nous a semblé imposée aux concurrents : on ne leur demande qu'une somme de vitesse dans un temps donné et mesuré au chronomètre : c'est du moins ce qui nous a paru. Souvent des troïkas luttent contre des traîneaux à un ou à deux chevaux. Chacun choisit le véhicule ou l'attelage qu'il croit le plus convenable. Parfois même il prend à un spectateur venu dans son traîneau la fantaisie de courir la chance, et il entre en lice.

A la course dont nous parlons, il se produisit un incident assez pittoresque. Un moujik venu, dit-on, de Vladimir, apportant à la ville une provision de bois ou de viandes gelées, regardait la

course, mêlé à la foule, du haut de sa troïka rustique. Il était vêtu d'une touloupe miroitée de graisse, coiffé d'un bonnet de vieille fourrure effilochée, chaussé de bottes de feutre blanc avachies ; une barbe inculte et terne frisait à son menton. Son attelage se composait de trois petits chevaux échevelés, hagards, velus comme des ours, sales à faire peur, hérissés de glaçons sous le ventre, portant la tête basse et mordillant la neige amoncelée en tas sur le fleuve. Une douga, haute comme une ogive, bariolée de couleurs tranchantes formant des raies et des zigzags, était la pièce la plus soignée de l'équipage, façonné sans doute à coups de hache par le moujik lui-même.

Cette carrosserie sauvage et primitive présentait le contraste le plus étrange avec les traîneaux de luxe, les troïkas triomphantes et les équipages élégants qui piaffaient aux alentours du champ de course. Plus d'un regard ironique raillait l'humble véhicule. — A vrai dire, il produisait sur cette richesse l'effet d'une tache de cambouis sur un manteau d'hermine.

Cependant les petits chevaux aux poils amalgamés de sueur gelée, jetaient, à travers les mèches roides de leurs crinières, des regards en dessous aux bêtes de race, qui semblaient s'écarter

d'eux avec dédain, car les animaux, eux aussi, méprisent la misère. Un point de feu brillait dans leur prunelle sombre, et ils frappaient la glace de leurs sabots mignons, attachés à des jambes fines et nerveuses, barbelées comme des plumes d'aigle.

Le moujik, debout sur son siège, contemplait la course sans paraître surpris par les prouesses des trotteurs. Parfois même un sourire errait sous les cristaux de sa moustache, son œil gris pétillait de malice, et il avait l'air de dire : « Nous en ferions bien autant. »

Prenant une résolution subite, il entra dans la lice et tenta l'aventure. Les trois petits ours mal léchés secouèrent leur tête avec un sentiment de fierté comme s'ils comprenaient qu'ils avaient à soutenir l'honneur du pauvre cheval des steppes, et, sans être poussés, ils prirent une allure telle que les autres concurrents commencèrent à s'alarmer ; leurs petites jambes menues allaient comme le vent, et ils l'emportèrent sur tous les autres pur sang anglais, barbes, race d'Orloff, d'une minute et quelques secondes. Le moujik n'avait pas trop présumé de son rustique atelage.

Le prix lui fut décerné — une magnifique pièce d'argenterie ciselée par Vaillant, l'orfèvre

en vogue de Saint-Pétersbourg. — Ce triomphe excita parmi le peuple, ordinairement silencieux et calme, un enthousiasme bruyant.

A la sortie de la lice, les amateurs entourèrent le vainqueur, et lui proposèrent d'acheter ses trois chevaux ; on lui en offrit jusqu'à trois mille roubles pièce, somme énorme et pour les bêtes et pour l'homme. Il faut dire, à l'honneur du moujik, qu'il refusa opiniâtrément. Entourant sa pièce d'argenterie d'un morceau de vieille étoffe, il remonta sur sa troïka, et s'en retourna à Vladimir comme il était venu, ne voulant se séparer à aucun prix des gentilles bêtes qui avaient fait de lui le lion de Saint-Pétersbourg pour un moment.

La course était finie, et les voitures quittèrent le lit du fleuve pour regagner les différents quartiers de la ville ; l'escalade des rampes de bois qui unissent la Néva aux quais fournirait à un peintre de chevaux, à Svertzkov par exemple, le sujet d'une composition intéressante et caractéristique. Pour gravir la pente rapide, les nobles bêtes courbaient le col, pinçaient les planches glissantes de leurs ongles et s'écrasaient sur leurs jarrets nerveux ; c'était une confusion pleine d'effets pittoresques, et qui eût pu être dange-

reuse sans l'habileté des cochers russes. Les traîneaux montaient quatre ou cinq de front en lignes irrégulières, et plus d'une fois nous sentimes à notre nuque la chaude haleine d'un steppieur impatient qui eût volontiers passé par-dessus notre tête s'il n'eût été vigoureusement retenu; souvent un flocon d'écume, tombé d'un mors d'argent, vint se figer sur le chapeau d'une femme effrayée et poussant un petit cri. Les voitures avaient l'air d'une armée de chars donnant l'assaut aux quais de granit de la Néva, assez semblables aux parapets d'une forteresse. Malgré le tumulte, il n'y eut pas d'accident, — l'absence de roues rend plus difficile d'accrocher, — et les équipages se dispersèrent dans toutes les directions avec une rapidité qui alarmerait la prudence parisienne.

C'est un vif plaisir quand on est resté deux ou trois heures en plein air, exposé à un vent qui s'est roulé sur les neiges du pôle, de rentrer chez soi, de se démaillotter de sa pelisse, d'ôter ses pieds des galoches, d'essuyer ses moustaches dont les glaçons se fondent, et d'allumer un cigare, car il n'est pas permis de fumer dehors, à Saint-Pétersbourg. La tiède atmosphère du poêle enveloppe comme une caresse votre corps engourdi,

et rend la souplesse à vos membres. Un verre de thé bien chaud — en Russie on ne prend pas le thé dans des tasses — achève de vous rendre tout à fait confortable, comme disent les Anglais. La circulation suspendue par l'immobilité se rétablit, et vous savourez cette volupté de la maison que le Midi, tout extérieur, ne connaît pas. — Mais déjà le jour baisse, car la nuit vient vite à Saint-Pétersbourg, et dès trois heures il faut allumer les lampes. — Les cheminées fument aux toits des maisons dégorgeant des vapeurs culinaires; partout les fourneaux flambent, car on dine plus tôt dans la ville des tzars qu'à Paris. Six heures est la limite extrême, et encore chez les gens qui ont voyagé et pris les habitudes anglaises ou françaises. — Justement nous sommes invités à dîner en ville; il faut faire sa toilette, et par-dessus l'habit noir endosser la pelisse et plonger de nouveau les petites bottes fines dans les lourdes galoches fourrées.

La nuit venue, la température a fratchi; un vent tout à fait arctique fait courir la neige sur les trottoirs comme une fumée. La piste crie sous le patin du traîneau. Au fond du ciel balayé de ses brumes reluisent les étoiles larges et pâles, et à travers l'obscurité, sur le dôme doré de

Saint-Isaac, brille une paillette lumineuse semblable à une lampe de sanctuaire qui ne s'éteint jamais.

Nous remontons jusqu'aux yeux le collet de notre pelisse, nous ramenons sur nos genoux la peau d'ours du traîneau, et, sans souffrir d'un écart de trente degrés entre la chaleur de notre appartement et le froid de la rue, nous nous trouvons bientôt, grâce aux sacramentels *na prava, na leva* (à droite! à gauche!), devant le péristyle de la maison où nous sommes attendus. Dès le bas de l'escalier l'atmosphère de serre chaude nous saisit et liquéfie le givre de notre barbe, et, dans l'antichambre, le domestique, vieux soldat retraité qui a gardé la capote militaire, nous débarrasse de nos fourrures qu'il accroche parmi celles des convives, déjà tous arrivés — car l'exactitude est une qualité russe. — En Russie Louis XIV n'aurait pas pu dire : J'ai failli attendre !

X

DÉTAILS D'INTÉRIEUR

L'antichambre, en Russie, a un aspect tout particulier. Les pelisses pendues au râtelier, avec leurs manches flasques et leurs plis droits, figurent vaguement des corps humains accrochés; les galoches placées au-dessous simulent les pieds, et l'effet de ces pelleteries, sous la clarté douteuse de la petite lampe descendant du plafond, est assez fantastique. Achim d'Arnim y verrait, avec son œil visionnaire, la défroque de M. Peau-d'Ours en visite; Hoffmann logerait de bizarres fantômes d'archivistes ou de conseillers auliques sous leurs plis mystérieux. Nous, Français, réduit aux contes de Perrault, nous y voyons les sept femmes de Barbe-Bleue dans le cabinet noir. Ainsi suspendues auprès du poêle, les fourrures s'imprègnent d'une